

Il comprenait, qu'à part les lâches démonstrations de joie des nobles et de quelques riches bourgeois — dont le patriotisme se fond devant de beaux appointements ou de bonnes affaires — il n'y avait que haine et colère dans le cœur du peuple comme dans celui de la vraie bourgeoisie.

Haine et colère bien naturelles car, depuis l'occupation, les gentilshommes français traitaient comme des serfs les libres habitants de nos industrieuses contrées !

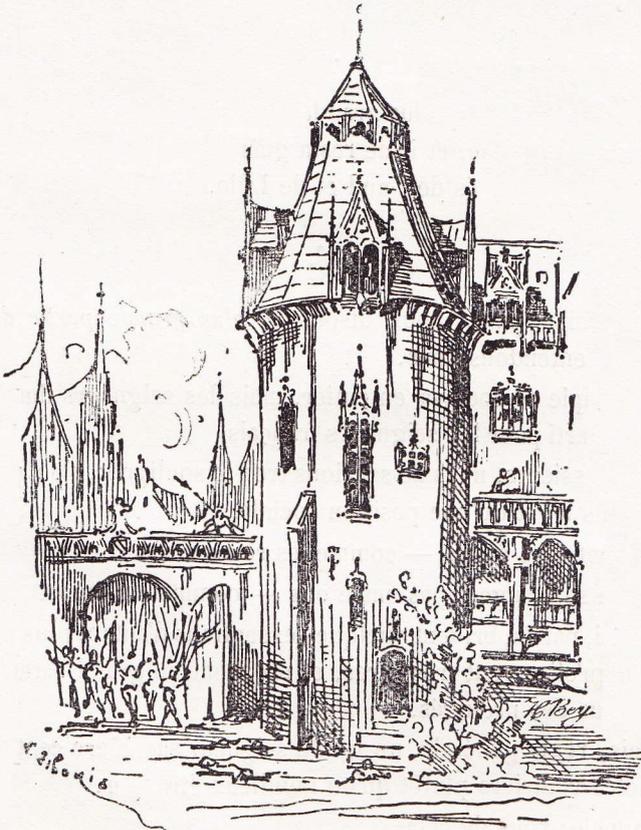
*
*
*

Le feu qui couvait dans chaque poitrine n'attendait qu'un souffle de vent généreux pour s'élaner en flammes.

Ce vent souffla de Bruges.

*
*
*

Environ un mois après le départ du roi, Jacques de Châtillon



se présenta devant cette ville avec cinq cents chevaliers. Il venait pour « rétablir l'ordre » en bon français, « mitrailler le peuple », on connaît ça...

Les bourgeois lui poussèrent la porte sur le nez et firent leur compte à ceux de leurs compatriotes qui étaient partisans *des Lys*.

*
* *

Peu après, Châtillon revint, écumant de rage, fit démanteler Bruges et jeter les fondements d'une citadelle.

Ah! mais, cette fois, ça y était! A la rescousse les communi-
niers!

Le 25 mai 1302, le peuple prend les armes et, réveillant le vieux lion de son étendard, il met en capilotade la garnison ennemie, toute composée pourtant de hauts et puissants seigneurs!

Quelle infamie! des manants, quoi!

*
* *

En peu de jours, la plus grande partie de la Flandre suivit cet exemple déplorable, et il ne resta guère au pouvoir des nobles vaincus que les cités de Gand et de Lille.

*
* *

Toutefois, quand nous disons *la plus grande partie de la Flandre*, entendons-nous.

Le peuple se souleva en entier, mais les seigneurs flamands prirent parti pour les seigneurs français.

Ces messieurs, nous ne saurions trop le souligner, n'ont pas de patrie, ils n'ont qu'une position sociale.

Ils sont tous frères — comme les rois.

Ils ne se mangent pas entre eux — comme les loups.

Par-ci, par-là, brillent quelques exceptions d'autant plus honorables qu'elles sont très rares, et prouvent un grand caractère, au-dessus des préjugés.

Mais, règle générale, un grand seigneur sacrifiera cent compatriotes roturiers plutôt qu'un noble étranger.

Rappelez-vous de cela.

*
**

Il en fut ainsi, en cette occurrence.

Quelques seigneurs prirent parti pour le peuple — un peu par intérêt personnel peut-être.

Mais il ne faut pas être difficile, n'est-ce pas?

Guillaume de Juliers conduisit une escouade de cavaliers allemands. Jean de Dampierre et Gui de Namur, tous deux fils du comte prisonnier à Paris, se joignirent aussi à la *vile populace*, par vengeance, probablement, et amenèrent avec eux les milices du pays.

Voilà trois blasonnés... et c'est à peu près tout!

*
**

Mais les vrais chefs, ceux qui n'avaient pour guide que la



liberté, furent Pierre de Koninck et Jean Breydel, l'un, doyen

des tisserands, l'autre, des bouchers de Bruges, dont ils avaient dirigé la révolte.

Deux *vilains* barricadiers, comme vous voyez!

*
* *

En attendant, le beau-frère du roi de France, Robert d'Artois, s'avancait avec une armée en apparence invincible et bien plus nombreuse que celle des communiens, qui s'élevait à soixante mille hommes.

A part l'élite de la noblesse de France, d'Artois avait sous ses ordres tous les chevaliers flamands, brabançons et hennuyers, conduits par Godefroid de Brabant et Jean sans Merci, comte de Hainaut. Une foule de barons étrangers, anglais et allemands se joignirent encore à eux pour le simple plaisir d'exterminer « l'armée des manants ».

*
* *

C'était donc bien la lutte de la noblesse contre la bourgeoisie, qui se préparait, et non la guerre entre la France et la Flandre. Nous sommes même certain que si le *peuple* français avait été libre de le faire, il eut pris rang, sans hésiter, dans les bataillons flamands.

C'est pourquoi les chevaliers, qui s'en doutaient, se chargèrent seuls de la besogne...

*
* *

Le 11 juillet 1302, les nobles et les plébéiens se trouvèrent face à face dans la plaine de Groeninghe, près de Courtrai

Dès le matin, des miliciens de Namur et de Gand, commandés par un brave, Simon Borluut, vinrent rejoindre les communiens et les chauffer à blanc.

L'emplacement choisi par les roturiers ne leur permettait pas de fuir, car la Lys coulait en arrière de leur ligne; mais comme ils étaient décidés à vaincre ou à mourir, peu leur importait!

Par contre, au devant d'eux, s'étendaient des prairies marécageuses peu favorables à la cavalerie ennemie.

*
*

Avant de combattre, ils s'agenouillèrent, suivant l'usage du temps, et un prêtre les bénit. Puis les quelques chevaliers qu'ils avaient avec eux, donnèrent l'accolade aux chefs des métiers.

En se relevant, tous prirent dans leurs mains un peu de cette terre sacrée qu'ils allaient défendre au nom de la liberté, et la baisèrent!...

*
*

Alors le combat commença par les arbalétriers flamands dont



l'adresse était célèbre. Ils éprouvèrent d'abord, avouons-le, une crainte instinctive à l'aspect des hommes de fer qui, montés sur des chevaux gigantesques, s'élançèrent avec un bruit infernal sur la première ligne des piquiers.

Le centre, surtout, composé de milices villageoises, pris de panique, s'enfuit et occasionna un dangereux désordre. Les communiers semblaient vaincus d'avance par la vue seule de leurs ennemis!

Mais bientôt les fuyards sont ramenés à leur poste, la pique dans le dos, par les bourgeois d'Ypres qui défendaient Courtrai.

Ainsi qu'un conscrit qui, près de s'évanouir à la première décharge de mousqueterie, s'élançe une heure après sur une batterie de mitrailleuses, de même firent les soldats-citoyens !

*
* *

Chargés avec fureur, sur leur gauche, par les chevaliers que commandaient le connétable de Nesle et Godefroid de Brabant (deux Belges), ils plient d'abord sous le choc. Mais leur cavalerie, quoique peu nombreuse, arrête un instant l'élan des ennemis.

Cet instant leur suffit !

Se reformant avec sang-froid, ils s'élançant à leur tour et repoussent les escadrons qui ne peuvent plus repasser les ruisseaux et les fondrières qu'ils avaient franchis dans leur premier élan.

La plupart des chevaux s'abattirent, et cette plaine devint le cimetière de la crème chevaleresque.

Chaque grand nom eut pu y planter une croix !

Pour en augmenter la liste, Robert d'Artois, à la vue de cette boucherie, fond sur la droite des Flamands, suivi de milliers des siens.

*
* *

Certes, ces nobles combattirent en braves, c'est justice de le dire !

Robert s'empara même de l'étendard de Flandre et le mit en lambeaux.

Mais il tomba bientôt avec Jacques de Châtillon, Jean sans Merci, Nesle, Aumale, Dreux, Tancarville et des centaines d'autres, comme étaient tombés dans la première attaque Godefroid de Brabant, le connétable de Nesle et leurs nobles barons !

Fuyant à l'aventure, les chevaliers survivant à cette seconde mêlée, rencontrèrent un vaste marais, appelé depuis la Prairie

sanglante et n'en revinrent pas, car les bourgeois, selon l'expression populaire, « y voyaient rouge » et ne faisaient pas de quartier aux cavaliers barbotant dans la boue.

*
*
*

La réserve de l'armée royale n'avait pas encore combattu. Plusieurs des chevaliers qui la composaient, ne voulant pas survivre à cette défaite, se jetèrent en désespérés sur les *goedendag* des vainqueurs.

Mais, dit un poète français, témoin oculaire :

« La plupart des comtes de *diverses nations*, qui restaient encore, tournèrent les talons, et ils firent sens et non folie. »

*
*
*

Cette bataille, célèbre surtout par les idées politiques qu'elle représentait, affaiblit incontestablement la puissance féodale.

Toute la noblesse était en deuil !

Du palais des rois au simple castel de l'écuier, du manoir du haut baron au donjon du chevalier, on se demandait, en trempant de larmes son mouchoir de fine batiste : Quelle est donc



cette bourgeoisie qui vient d'abattre en un jour le prestige de la

noblesse? Qui sont ces plébéiens qui ont semé la plaine de trois mille éperons d'or? Ces vils manants, ces ouvriers ont donc un cœur comme le nôtre!

Enfin, c'était dans les hautes sphères un épatement général!

*
* *

Philippe le Bel, après quelques autres combats sans importance, conclut une trêve qui n'eut d'autre but que de gagner le temps nécessaire pour réorganiser une nouvelle armée.

Au lieu d'en profiter aussi pour panser leurs plaies, les Dampierre et les d'Avesnes s'achetèrent une nouvelle haine qui conduisit l'armée flamande au cœur de la Hollande.

Cette équipée avait pour but d'enlever au comte de Hainaut la Hollande et la Zélande, qui lui étaient échues par droit de succession, depuis 1299.

*
* *

D'abord vainqueurs dans l'île de Schouwen, Gui et Jean de Namur ainsi que le duc de Brabant furent bientôt obligés de battre la retraite à coups d'éperons sur le ventre de leurs chevaux, poursuivis par les populations conquises.

C'est que dans cette guerre, l'armée flamande n'était plus celle des communes combattant pour leur indépendance, mais un ramassis d'aventuriers à la solde de princes ambitieux.

*
* *

Tandis que sur terre ils recevaient cette bonne leçon, les flottes françaises et hollandaises leur en donnaient une autre maritime et salée...

Le 10 août 1304, en face de Zirickzée, l'escadre de Gui de Namur fut mise en miettes et lui-même fait prisonnier.

Alors la guerre de Hollande fut abandonnée et se reporta sur son vrai terrain, la Belgique.



HISTOIRE POPULAIRE
ET
TINTAMARRESQUE
DE LA
BELGIQUE

depuis l'époque des forêts vierges jusqu'à celle des tramways

Par Fernand DELISLE

ILLUSTRÉE PAR

Léon LIBONIS.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE	1
La Belgique avant la domination romaine.	3
Conquête de la Belgique par Jules César	13
Domination franque	22
LES QUATRE PREMIERS ROIS FRANCS : Pharamond	24
Mérovée	29
Childéric.	32
Clovis.	34
LES LOUVETEAUX : Childebert I ^{er}	49
Clotaire I ^{er}	54
Caribert I ^{er}	58
Chilpéric I ^{er}	61
Clotaire II et Brunehaut	70
LES MAIRES DU PALAIS. Clotaire, ses fils et Pépin de Landen.	72
Suite des rois fainéants et des maires du palais.	79
Pépin d'Héristal	87
Charles-Martel	94
LES CARLOVINGIENS : Pépin le Bref	102
Charlemagne	112
L'EMPIRE APRÈS CHARLEMAGNE. Louis le Débonnaire	120
ATTRAPAGE DES FRÈRES. Division de l'Empire	126
FORMATION DES PROVINCES. Le comté de Flandre et les invasions Nor- mandes	130
Baudouin II, dit le Chauve	134
Arnould le Vieux.	138
Le duché de Lorraine et toujours les Normands dans le fond	142
LA FÉODALITÉ	150
L'organisation des fiefs. Le contrat féodal. La chevalerie.	151
Foi et hommage	160
Le droit du seigneur ou ce que vierge ne doit lire.	164
Le jugement de Dieu. Les épreuves et duels judiciaires	169
Grandes luttes des Colosses du Hainaut et des Sangliers des Ardennes.	173
Réflexions mélancoliques et concours général. Suite des grandes luttes.	181
Godefroid le Courageux et Baudouin de Lille.	189
Conclusion	206
Richilde, Robert le Frison et Godefroid le Bossu	207
Coup d'œil général	223
Le tribunal de paix.	225
LA PREMIÈRE CROISADE. Godefroid de Bouillon	228

	Pages.
LA BELGIQUE AU XII ^e SIÈCLE. Chapitre I. Le Hainaut sous Godefroid le Barbu et ses fils	241
Chapitre II. La Flandre sous Baudouin à la Hache, Charles le Bon et ses successeurs.	250
Chapitre III. Philippe d'Alsace, Baudouin le Courageux et Baudouin de Constantinople.	263
Résultat des Croisades et développement des Communes pendant les XII ^e et XIII ^e siècles.	287
Jeanne et Marguerite ou la Flandre et le Hainaut en quenouilles.	303
Le duché de Brabant sous les trois Henri et Jean le Victorieux	324
Liège, Luxembourg et Namur aux XII ^e et XIII ^e siècles	337
Le comté de Flandre sous Gui de Dampierre	345
Robert de Béthune, Louis de Crécy, Jacques Van Artevelde.	367
Louis de Male et le bout du nez de Philippe de Bourgogne. Les Gantois font sonner Roland.	384
LE BRABANT sous Jean II, Jean III et Wenceslas de Luxembourg	398



(Déposé. Tous droits d'auteur réservés.)